

# KIM Hee-kyoon

Kim Hee-kyoon est né en 1966 à Séoul. Il a fait des études de droit à l'Université nationale de Séoul. À partir de 1995, il travaille sur la littérature française à l'Université Paris 8.

Son premier roman, intitulé *Je ne suis pas la direction que le monde me montre* est paru à Séoul en 1995.

Les proses ici publiées, si elles ont quelque chose de notes sur ses voyages en Europe, ressemblent en même temps à un plan de voyage vers un au-delà de ce monde.

Des histoires brèves nous sont ici étrangement contées. Allusive, chacune de ces proses s'interrompt bientôt. Chaque point final, alors, brille aussi bien comme un point de départ. Point, à chaque fois, de quel départ ?

## En route à la recherche d'une route

Beau temps pour un voyage !

Même si nous habitons la plus belle ville du monde, il nous arrive de demander aux autres, dans l'espoir de découvrir un paysage plus étonnant encore : « y a-t-il un endroit qu'il vaille la peine de visiter ? » Alors les autres nous indiquent des endroits qui leur plaisent : trois heures pour y aller, deux heures pour la visite, et trois heures pour le retour. Une journée de voyage, c'est parfait.

Nous suivons fidèlement leurs conseils. Nous allons quelque part sur le continent, et nous revenons. Ceux qui habitent Manchester vont à Blackpool, ceux qui habitent Paris à Saint-Malo, et ceux qui vivent à Francfort partent pour Chimsee. Peut-être des gens aventureux iront-ils jusqu'à Salzbourg. Ou ce sera même à un voyage d'un mois ou deux qu'on se risquera. Bonne occasion pour traverser tous les endroits qu'on nous avait conseillé de visiter.

Quant à moi, je n'ai jamais réussi à trouver le chemin pour une destination de ce genre, que mon voyage dure une journée ou qu'il doive durer un mois.

Bien entendu, au départ, il y avait le trajet qu'on m'avait conseillé. Mais, chaque fois, je me suis perdu en route. J'étais sûrement, au départ, dans la bonne direction, mais... sans doute aurai-je été aborbé par des pensées dis-

traites..., voilà en tout cas que je me retrouve dans un endroit qui n'a rien à voir avec ma destination première.

Alors je me demande : où voulais-je donc aller ? Quelle était, en réalité, ma destination ? Et ainsi de suite.

En réalité, ce n'était pas moi qui, au moment de partir, avais décidé où aller. Il n'y avait pas eu de destination précise à mon voyage. Mais je ne le savais pas. Et je regrettais soudain de ne pas être arrivé à tel ou tel endroit, je m'en désolais auprès d'amis qui s'étaient trouvés m'accompagner.

Si, au départ, j'avais eu une destination que j'aurais tenue secrète, j'aurais pu, en l'atteignant, faire une surprise à mes amis.

Mais c'est toujours le contraire qui se produisait. Voilà qu'à chaque fois, je me retrouvais en train de chercher la bonne direction pour atteindre un endroit dont je n'avais que trop parlé..

Après ce genre d'expériences, lorsque nous prenons la route, je dis aux amis : « On va jusqu'où nous conduira la route. »

Une fois, sur une route nationale, de Honfleur à Rouen, j'ai, par distraction, perdu la bonne direction. Il était très tard, mes quatre amis étaient épuisés de fatigue, dans cette voiture que conduisait un mauvais chauffeur.

J'ai vraiment eu envie d'appuyer sur une sonnette, de frapper à n'importe quelle porte, au bord de la route. Et puis j'ai vu un Français. Il devait avoir dans les vingt ans. Il attendait, sous la clarté floue d'un réverbère, un bus qui semblait ne jamais passer. J'ai couru à lui, en souriant. Je lui ai demandé s'il connaissait la route pour Rouen. Il a souri, comme moi, et il a répondu :

« C'est une bonne question. »

À entendre sa réponse, je me suis aperçu que je m'étais égaré, gravement.

En avançant dans la vie, et en me disant que j'irais jusqu'où la route me conduirait, ne me suis-je pas, plusieurs fois, gravement égaré ?

Mais à chaque fois, j'ai eu la chance de poser « la bonne question », celle qui était essentielle pour ma vie : « Suis-je vraiment dans la bonne direction ? Où est-ce que je vais ? Serait-ce que ma vie est depuis le départ mal orientée ? »

De toute façon, je ne sais pas répondre. Toute réponse que peut donner un homme n'est qu'une question. Lui seul peut répondre. Il est la route.

## Le chant du ciel

Je rêve de m'envoler en l'air, légèrement. Il y a déjà si longtemps que suis à errer sur ce lopin de terre.

Je ne suis pas sûr encore de savoir m'envoler, mais n'importe, je veux quitter cette terre de mes propres ailes, puisqu'apparemment j'ai des ailes.

Hier j'ai fait la course avec un canard.

Comme il était beau, alors, le mouvement de mes pieds ! Et lui, comment pouvait-il, en s'acharnant de toute la force de ses pattes, vouloir m'imiter ?

Après avoir dépassé les canetons, qui n'arrivaient même pas à me gêner, et puis le gros derrière du canard, je me suis élancé, avec la vitesse du vent rapide qui m'effleurait, et j'étais sûr d'arriver à prendre d'un coup mon vol. J'étais certain, en prenant mon essor, de pouvoir me débarrasser de la crasse de la terre encore prise à mes ailes, et d'aller m'enfoncer, sans jamais devoir retomber, dans l'une des régions du ciel aux couleurs de crépuscule.

Mais la terre ne lâche pas prise si facilement. Et je ne fais rien de plus que suivre les queues des oiseaux. Ils sont plus petits que moi, mais ils volent librement.

La colère m'a pris, brusquement. J'ai lancé des insultes aux oiseaux, à tous ceux qui volaient et allaient me laisser derrière eux dans ce monde stupide.

« Cocorico ! »

Mais quand je crie, les hommes me donnent des coups de pied.

Celle que j'aime est partie en Corée.

Après son départ je suis resté seul, à errer ça et là dans l'aéroport. Ceux qui partent, pensais-je, sont heureux, car ils ont des raisons de partir. La difficulté est pour ceux qui restent. Car ils doivent trouver de nouvelles raisons de rester là, malgré tout.

Que de fois j'ai marché dans les rues, je suis allé prendre un café au coin... La lettre que j'attendais n'est jamais arrivée.

Le cœur battant j'ouvre la boîte aux lettres. Il s'y trouve, enfouie là, une annonce bariolée. Elle est pliée comme l'avion en papier qui a emporté mon amie et son sourire... Où vole-t-il maintenant...

C'était ma faute, je n'avais pas bien préparé mon dossier.

J'avais tiré un numéro d'attente dès le petit matin. Il était déjà midi, et j'avais toujours le cœur battant. J'avais peur qu'on me reproche d'être sans justification de ressources. J'ai attendu dans une longue queue, tout en palpant du regard tous ces autres dossiers qui étaient évidemment sans défaut.

Je me suis retrouvé, essayant de sourire, devant une Française qui devait avoir dans les trente ans. La méchanceté, sur son visage, n'en était pas moins difficile à supporter. Elle a longuement examiné mon dossier, et, avec un signe de tête, elle a dit brusquement :

« C'est bon. »

Il n'y aurait pas eu de problème si j'étais sorti sans rien dire. Mais, malgré moi, j'ai laissé échapper un mot :

« Ah bon ! »

Alors la dame a repris mon dossier, avec méchanceté. Et elle a commencé à l'examiner beaucoup plus attentivement.

Ce fut un long après-midi.

Alors même que mon corps endure ce long après-midi passé à glaner de la subsistance épars sur la terre, mes yeux ne quittent pas l'air chatoyant. Et, par-delà les nuages magnifiques, c'est à la cité du ciel que je confie mon état-civil, à cette terre céleste qui, depuis le père de mon père, a été défri-chée par mon peuple lointain.

Inutile de clouer mon corps avec des dossiers ou de l'immobiliser avec des menottes. Car j'embarquerai secrètement dans l'avion en papier et, quand viendra l'aurore, je m'envolerai en poussant mon cri : « Cocorico ! »

Je resterai ici, en dépit de tous les coups de pied, tant que je n'aurai pas perdu cet espoir si beau, tant que ne se sera pas brisée ma voix d'aurore, qui chantait cet espoir. Car je suis aujourd'hui le hibou du temple de Minerve, l'oiseau chanteur.

Et c'est lui qui métamorphose nos cris en un chant du ciel.

## Une étoile dans le cœur

J'étais la victime des profs quand j'étais au lycée, au point que je pense aujourd'hui que c'est une chance d'être resté en vie en dépit de tous leurs coups de poing.

Ils me frappaient parce que j'avais fumé et qu'ils sentaient, sur mes vêtements l'odeur de la fumée. Et je me sentais tout drôle s'il m'arrivait de rentrer chez moi sans avoir reçu, de toute la journée, un seul coup de poing.

Ils me reprochaient toujours de regarder par la fenêtre et d'oublier le tableau. Eux, les profs, enseignaient de leur mieux, et moi, lycéen, je ne prêtai aucune attention à mon travail, et à tout ce que devaient faire les élèves.

À vrai dire, j'ai quelquefois essayé de regarder le tableau. Mais comment faire si, à chaque fois que j'essayais, j'avais aussitôt envie de m'endormir ? Qu'y avait-il donc sur ce tableau ? Fallait-il que ce soit ce qui ne me plaisait pas du tout ? Le tableau ne pouvait-il me faire voir autre chose ? Ou bien était-il possible que soient cachés à mes yeux des secrets du monde que je n'aurais même pas pu imaginer ?

En me posant ce genre de questions, je me suis endormi.

Passée la trentaine, les conseils de ceux qui veulent que je me marie sont de plus en plus pénibles. Quelqu'un me demande si je ne peux pas me marier à cause d'un grave problème de santé, l'impuissance par exemple. Une question de ce genre me met en colère, évidemment. Mais je n'ai pas le droit de la repousser, car c'est justement celle que je pose à mon frère, de temps en temps.

Voici donc qu'avec mes trente-quatre ans, je demande, soucieux, à mon frère qui va sur ses trente-sept ans :

– On ne te demande jamais quel âge tu as ? Parce qu'il y a des gens qui me posent cette question.

– Non.

– Bien vrai ?

– Bah, enfin... parfois, on me demande quel âge a mon fils.

– Qu'est-ce que tu réponds dans ce cas-là ?

– Je dis qu'il aurait dix ans, s'il n'avait pas eu d'accident. Après une réponse comme ça, on se tait.

Au temps où, sur le toit, mon frère et moi regardions l'étoile nommée Alpha du Centaure, j'avais dix ans. Aujourd'hui j'en ai... dix plus alpha. Il n'y a pas grand chose qui ait changé entre temps, si ce n'est que l'étoile que je regardais avec mon frère est devenue plus vague.

J'étais au service militaire. Un sergent, qui était vraiment féroce envers les conscrits que nous étions, a posé une question dans une petite réunion : quels sont les trois points communs entre le cafard et le conscrit ? Je m'attendais à une histoire plutôt drôle, mais je ne pouvais pas rire puisqu'il s'agissait de moi.

« Premièrement, ils sont sales. » Il y a tout de même eu un idiot pour rire.

« Deuxièmement, ils sortent à la tombée de la nuit. » À mon tour j'ai souri, car il avait raison.

« Troisièmement ils sont plus nombreux qu'on ne pourrait l'imaginer. » J'ai jeté un coup d'œil autour de moi. Nous étions nombreux, en effet.

Dans le ciel dix plis se forment quand tombent des étoiles plus nombreuses qu'on ne pourrait l'imaginer.

Dans cette nuit où, seul, je regarde les étoiles, le ciel lointain et vague cache son visage dans ces plis.

Lorsque ceux qui, tout le jour, prennent des coups, élèves, conscrits ou cafards, et qui, malgré ces coups, sont encore en vie, lorsque tous ceux qui sont sales, donc, regardent ce ciel, et le partagent, chacun sur son toit, et que, dans cette nuit que notre saleté terrestre scrute avec attention, tous se lavent les yeux, c'est alors que le monde magnifique dont nous avons rêvé quand nous avions dix ans se met à danser follement avec toutes ses étoiles... et toute la nuit durant je ne fais qu'essayer de percer, des mes yeux trop faibles, les secrets de ce ciel. Et je n'ai pas envie de dormir, car j'espère voir Dieu, dont le visage se cache dans les secrets de ce monde lointain, et je voudrais entendre son sourire.

Je compte les étoiles comme je faisais autrefois. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix - et alpha.

On dit que Dieu habite l'étoile qui s'estompe dans la pénombre de la nuit. On dit que nous deviendrons étoiles près de lui quand le temps s'accroîtra, enfin, d'alpha.

Vit-il en nous ? Nous sommes étoiles.

## Visage du matin

Une chose qui m'étonna, quand je retournai à Séoul après trois ans d'absence, c'était que tout le monde y était devenu beau.

J'étais le seul, alors que je venais de vivre pas mal de temps dans la ville de la mode, Paris, à porter des vêtements d'allure campagnarde, avec un visage comme une motte friable. Et j'étais au milieu de la beauté. Je ne savais où poser les yeux. N'importe qui, me semblait-il, avait plus d'allure que moi.

Si quelqu'un, en me saluant, remarquait : « c'est dur de travailler à l'étranger », il fallait comprendre, neuf fois sur dix : « prends un peu soin de ton apparence ». Et « tu n'as pas envie de manger de la cuisine coréenne ? » voulait dire : « tu m'as tout l'air d'un homme qui n'a même pas mangé une bouillie de millet noir. »

Si j'ai tenu à bien m'habiller, ce fut d'abord pour ne plus entendre ce genre de salut. J'ai changé de vêtements et de chaussures. Mais, alors que

presque tout ce que je portais me paraissait mériter l'approbation, je n'ai pas réussi à ôter de mon visage son air campagnard. Un copain que je n'avais pas rencontré depuis longtemps m'a dit, avec une inquiétude mordante : « Tu t'es bien lavé la figure, ce matin ? »

J'ai mâché, pour la première fois, ce qu'il y avait encore de chair dans mon corps, après avoir laissé partir mon amour, la fontaine intarissable de mon espoir.

Cet été-là, quand je me mettais devant un miroir, le matin, je voyais un visage que j'aurais voulu effacer m'y regarder d'un air distrait. Tout me gênait : ma main, que mes yeux regardaient, l'arête du nez, que ma main touchait.

J'ai laissé partir mon amour en m'arrachant la chair par poignées, et, en la mâchant, j'ai tué l'amour dans mon cœur. Après quoi, après un temps plein de folie, je suis revenu devant le miroir. Des lignes épaisses, dont je ne pouvais pas dire si elles étaient rides ou crasse, couraient autour de mes yeux. Je me suis mis à enlever tout cela. Et je me suis alors aperçu que je m'aimais moi-même plus que je n'aimais l'amour perdu.

J'ai rencontré à Paris un ami, qui s'appelle Hugo. Je le connaissais depuis Clermont-Ferrand, depuis que j'avais trente ans. Je ne sais quoi d'atroce avait traversé sa vie : son visage, à l'évidence, s'était fait vieux. Tout en me disant qu'il devait avoir deux ou trois ans de plus que moi, j'ai fini, après quelques salutations, par lui demander :

« Au fait, quel âge as-tu ? »

Alors Hugo, en penchant doucement sa tête vers moi, m'a répondu :

« L'âge que j'ai, c'est celui qui va trop vite, si tu veux. »

Alors que le temps court trop vite vers la quarantaine, vers le moment où l'on est tout à fait responsable de son visage, je n'ai pas même le courage de porter le mien. Sans même penser à ses traits, dont, à ce qu'il semble, je ne suis pas tout à fait responsable, je ne sais pas comment enlever, même avec les savons les plus connus, toute la crasse du monde, tout ce qui, au réveil, s'est amassé sur mon visage.

Est-ce là ce qui me reste de narcissisme ? Je voudrais enlever de ce visage rides et crasse, et la tristesse laissée par le monde. Et si ce n'est pas suffisant, je voudrais arracher ces chairs qui me gênent, les déchirer, les mâcher.

C'est qu'il ne suffit pas de se laver avec de l'eau.

Qui est venu laver notre visage avec le sien ? Il faudrait nous laver dans son sourire. À cette espérance, je confierai mon visage du matin.

## Là-bas et ici

Je suis venu de loin, de la Corée du sud. Il y a cinq ans que je l'ai quittée. On l'appelle le pays du matin calme. Ses calamités m'étouffaient.

Je me suis mis à faire en Europe des voyages sans but, sans espoir précis. À travers ce vieux continent, j'ai marché, j'ai erré si longtemps.

Un jour, en Autriche, j'ai été heureux, en regardant quelques montagnes. Mais je me dis aujourd'hui que ce n'était rien de plus qu'une illusion, puisque j'allais devoir, de toute façon, quitter ces belles montagnes, les laissant derrière moi, condamné à me déplacer, à l'infini.

C'est par hasard, alors que je ne pouvais dire sans faire de fautes une seule phrase en français, que je suis entré sur le territoire français, en traversant la frontière au Sud-Est, du côté de Genève. Après avoir trouvé une chambre à la cité universitaire de Clermont-Ferrand, je me suis mis, de nouveau, à voyager - dans l'hexagone, cette fois, et toujours sans destination.

Automne 1996. Un bistrot, dans le quatorzième arrondissement de Paris. Claude Mouchard m'y attendait. Ou bien attendait-il alors quelqu'un d'autre ? Je ne le sais toujours pas aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, nous avons parlé de voyages. De mon errance en Europe, de ses déplacements dans la poésie occidentale. Est-ce alors que je lui ai parlé de la poésie coréenne, et, surtout, de quelques poèmes dont j'avais gardé en mémoire la puissance, la violence ? Je n'en suis pas sûr.

Un jour, il m'a proposé de traduire un poème coréen que j'aimais. Et je l'ai fait, avec son aide. C'était pour nous un plaisir de parler de poésie en général.

Je me suis parfois posé la question : « À quoi bon traduire des poèmes coréens en français ? » Est-ce, en effet, pour une rencontre amicale entre deux littératures, ou pour préparer, dans l'avenir, de bonnes relations entre deux cultures ?

Peu importe, me disais-je : ce qui nous attire, c'est l'esprit de la poésie, en coréen ou en français. Simplement, on voyage, on vagabonde, peut-être.

★

Durant tout ce temps, je n'ai fait aucun tort aux Français. Pour prendre le métro, j'ai toujours acheté mon billet. Je n'ai jamais volé le bien d'autrui, je n'ai pas touché au patrimoine français. J'ai payé ce que je devais pour mon logement, mon alimentation, mes études.

Je pense pourtant que je dois beaucoup aux Français et à leur culture. Si j'avais de l'argent, j'aurais plaisir à le leur donner. Je peux même, s'ils



le veulent, leur laisser mon sac à dos, où il n'y a qu'un peu d'ombre d'espoir.

Que, comme une plaine infinie, le monde de la poésie coréenne s'ouvre aux Français : c'est à cela que je peux essayer de contribuer.

Une fois arrivé en France, j'avais perdu le goût de marcher et d'errer. Mais la France m'a fait voir une plaine nouvelle, ouverte, riche et merveilleuse où j'ai eu envie de voyager. Pourrait-elle rejoindre celle de la poésie coréenne ?

Parfois, mon désir est que la plaine française me dévore, qu'elle m'efface. Parce qu'elle me plaisait, et me plaît encore.

★

Dans quelle plaine les poètes chantent-ils, chuchotant, criant, avançant ?

Il me fallait avancer derrière eux, courir jusque « par delà l'horizon où la dernière flèche m'attend ».

Il faut, en tout cas, essayer de rendre pleinement la parole aux poètes, à leurs voix qui retentissent dans cette plaine, aux oiseaux chanteurs, à eux, hiboux des temples.